



HAL
open science

CR de "Le nom des langues en Afrique sub-saharienne, pratiques, dénominations, catégorisations"

Emilie Aussant

► To cite this version:

Emilie Aussant. CR de "Le nom des langues en Afrique sub-saharienne, pratiques, dénominations, catégorisations". 2010. halshs-01408441

HAL Id: halshs-01408441

<https://shs.hal.science/halshs-01408441>

Submitted on 4 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Féral, Carole, ed., *Le nom des langues en Afrique subsaharienne, pratiques, dénominations, catégorisations*

Émilie Aussant

Citer ce document / Cite this document :

Aussant Émilie. De Féral, Carole, ed., *Le nom des langues en Afrique sub-saharienne, pratiques, dénominations, catégorisations*. In: Histoire Épistémologie Langage, tome 32, fascicule 2, 2010. Sciences du langage et psychologie à la charnière des 19e et 20e siècles. pp. 171-174.

http://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2010_num_32_2_3195_t12_0171_0000_4

Document généré le 21/10/2015

L'ouvrage est écrit sous la forme d'un manuel en utilisant un format bien en vogue dans les disciplines des sciences humaines. Après une délimitation du champ et un court « Aperçu historique » du domaine, les chapitres suivants sont consacrés aux « Approches et modèles », aux « Théories », aux « Questions et problématiques » de la traduction, puis aux thèmes plus spécifiques (« Traduction et interprétation », « Pédagogie et didactique de la traduction ») et enfin aux questions liées directement au versant pratique (« Les champs d'intervention du traducteur », « Les champs d'application de la traductologie », « La traduction automatique »). Chaque chapitre se clot sur un résumé, des références bibliographiques permettant un approfondissement et un test de connaissance. Il faut reconnaître que de tels ouvrages ont sans doute le mérite de donner un aperçu synthétique et opérationnel pour se faire une idée rapide d'un concept, d'une conception, pour se repérer et situer en survolant « le tout », mais ils ont l'inconvénient de ne pas vraiment faire *connaître* l'objet dont ils parlent. Ce qui est présenté et compilé est « une multitude d'approches pour la traduction, toutes pertinentes et toutes justifiées » (p. 66), mais ce qui n'est pas discuté ni thématiqué c'est la « nature bien spécifique » de cet objet. Ainsi Guidère la présente comme aussi bien linguistique, culturelle, sociale, économique et met inévitablement la délimitation préconisée du champ en échec. Cette critique ne met pas en question la qualité du texte proposé, agréable à lire, bien structuré, plein d'informations nécessaires pour les futurs traducteurs, et il est vrai que l'auteur se positionne par rapport à cette multitude d'approches en adoptant une posture distante et sceptique (voir la conclusion). Il reste que Guidère s'inscrit également dans ce mouvement qui déclare les disciplines scientifiques qui traitent les faits humains comme étant empiriques : « il s'agit avant tout d'une discipline empirique dans laquelle la pratique l'a toujours emporté sur la théorie » (p. 17). Pourtant la théorie a toujours eu, non seulement dans les sciences de la nature, la force autonome de faire connaître

la vérité de l'objet. Pourquoi y renonçons-nous aujourd'hui en croyant que l'analyse des méthodes utilisées, « des textes précisément traduits et des situations professionnelles effectives » (ibid.), nous libérera enfin de cette « énigme de la traduction » et du hiatus classique entre théorie et empirie ? Guidère insiste sur la richesse insaisissable de la traductologie, sur le fait que les nombreuses questions restent ouvertes, mais à la différence des deux autres ouvrages commentés ci-dessus, au terme de la lecture aucune piste ne s'ouvre pour continuer à réfléchir sur ce qui *est* et sur ce que *vise* cette activité bien spécifique que nous pensons en français avec le mot de *traduire*.

Janette Friedrich
 Université de Genève, UMR 7597, HTL,
 CNRS, Université Paris Diderot, Sorbonne
 Paris Cité

Comptes rendus



De Féral, Carole, ed., *Le nom des langues en Afrique sub-saharienne, pratiques, dénominations, catégorisations*, Louvain, Paris, Peeters, 2009, coll.: *Le nom des langues* 3, 309 p., ISBN 978-90-429-2270-9

Cet ouvrage constitue le troisième tome d'une série dirigée par Andrée Tabouret-Keller et intitulée *Le nom des langues*. Les treize études qu'il réunit, sous la direction de Carole De Féral, sont consacrées à la dénomination des variétés linguistiques d'Afrique sub-saharienne. En plus de l'introduction (De Féral, p. 9-17), ce tome se compose de trois parties : 1) Ethnies et langues : des objets controversés (p. 19-107, quatre contributions), 2) Langues européennes et africaines en contact (p. 109-190, trois contributions), 3) Perspectives historiques et état des lieux (p. 191-295, six contributions). Un index des noms de langues termine l'ouvrage (p. 301-309).

Comme le rappelle Carole De Féral dans son introduction, la situation linguistique de

l'Afrique sub-saharienne constitue un champ d'étude idéal pour qui s'intéresse aux noms et aux procédures de dénomination des langues : on y compte une multitude de langues africaines (phylums Niger-Congo, afro-asiatique, nilo-saharien, khoisan), auxquelles s'ajoutent les langues européennes importées par les colons ainsi que les variétés issues du contact entre ces deux grands groupes (pidgins, créoles). Sur le plan de la dénomination, quatre caractéristiques sont récurrentes : 1) fréquente co-extensivité entre noms de langues et noms d'ethnies, 2) plus grand nombre d'exo/hétéro-nymes que d'autonymes¹, 3) motivation des noms, 4) pluralité des noms : parce que le réel à désigner est multiple, certes, mais aussi parce que les locuteurs disposent de termes différents selon « la dimension de l'espace (village, région, pays, continent...) qu'ils souhaitent prendre en compte, et le positionnement qu'ils adoptent à l'intérieur de cet espace, au moment d'une interaction donnée. » (De Féral, p. 10). Cela n'est pas sans poser problème au descripteur : quelle appellation choisir ? L'officielle ? Celle(s) que d'autres descripteurs utilisent ? Celle(s) que les locuteurs emploient ? Celle(s) à laquelle/auxquelles recourent les locuteurs d'une autre langue ? Autant de choix que de réponses possibles.

Dans la première contribution (« Le fait ethnique, histoires d'une notion controversée », p. 19-37) – un article passionnant –, Thomas K. Schippers revient sur les sources historiques (*nacio/nation/natie*, *razza/riaça/race/Ras*, *gentil*, *Volkstum*, *narodî*, *tribu/tribe/Stam*, *ethnie*, etc.) de l'anthropo/ethno-vocabulaire contemporain, de l'Antiquité à l'emploi du concept d'*ivoirité* dans les années 90, en passant par les cercles académiques de Göttingen au 18^e s., le travail linguistique des

1 Dans le présent contexte, *autonyme* s'oppose à *exonyme* (« nom que les autres donnent à soi ») et désigne le « nom que l'on se donne soi-même ». Dans un ouvrage consacré à la dénomination, l'autonyme (« signe du métalangage désignant le signe du langage qui est son homonyme, et qui a une partie de son signifié en commun ») n'est jamais bien loin et court-circuite parfois un peu la lecture !

missionnaires et les recensements de l'Union Soviétique. Patrick Renaud, auteur du deuxième article (« L'ALCAM² : une fabrique des langues du Cameroun ? »), revient sur les pratiques de dénomination – et donc de catégorisation – des langues qui présidèrent à l'élaboration de l'*Atlas linguistique du Cameroun*, publié en 1983. Après avoir passé en revue les trois types d'« acteurs » de la catégorisation (État camerounais et ses relais, linguistes, témoins interrogés), l'auteur décrit la fabrication du « nuancier » linguistique que constitue l'ALCAM : méthodes de relevé des variétés linguistiques, travail de « glottocomparaison » et de compression des variétés, codification, cartographie et dénomination (créations exogènes ou redéfinition de glossonymes traditionnels). Roland J. L. Breton, le géographe du projet ALCAM, relate brièvement son expérience dans le troisième article (« La dénomination des langues au Cameroun et le projet ALCAM : l'expérience d'un géographe »). La quatrième contribution (« Entre catégorisations objectives et subjectives : les noms de langues comme motifs de revendication socio-identitaire au Cameroun »), rédigée par Valentin Feussi, rapporte, en contrepoint des articles précédents, les constats auxquels est parvenu l'auteur, « observateur Bamiléké participant », en étudiant l'usage des glossonymes chez les ghomalaphones. L'article montre – entre autres – comment l'enquêteur peut influencer les réponses des témoins interrogés et comment les frontières que les linguistes établissent entre les langues correspondent rarement à l'idée que s'en font les locuteurs. John Holm et Sandra Madeira, auteurs du cinquième article (« À propos des noms des variétés du portugais restructuré en Afrique »), présentent les noms que l'on emploie en français, en anglais, en portugais et dans les variétés linguistiques locales, pour désigner les créoles portugais ou le portugais

2 *Atlas linguistique du Cameroun*. Un travail similaire devait être mené dans sept autres pays d'Afrique centrale (Burundi, Congo, Gabon, République de Centre Afrique, Rwanda, Tchad et Zaïre) pour donner lieu, au final, à un *Atlas linguistique d'Afrique centrale*.

partiellement restructuré (i.e., portugais vernaculaire non-créolisé) d'Afrique. Carole De Féral (sixième contribution : « Nommer et catégoriser des pratiques urbaines : *pidgin* et *francanglais* au Cameroun ») concentre son étude sur deux variétés linguistiques du Cameroun : 1) le *pidgin*, variété dialectale du West African Pidgin English, fonctionnant comme vernaculaire interethnique, et la variété dite « francanglais », « parler jeune » des francophones en milieu urbain. Après une brève présentation, l'auteure passe en revue les diverses dénominations de ces deux variétés que les linguistes (a) et les locuteurs (b) utilisent : (a) *West African Pidgin English*, *Cameroonian*, *Kamtok* (*Cam(eroon) + tok* « langue »), *francanglais*, *camfranglais* – entre autres –, (b) *bush/broken english*, *grama* (< angl. « grammar »), *propa english*, *français makro* (« voyou »), *francamerounais*, *fran-quoi-là*, *truc*, *français de la débrouillardise*, *français élastique*, *verlan*, *argot*. Le septième article, « La socio-indexicalité des dénominations langagières : la dynamique autour du *nouchi* abidjanais » de Katja Ploog, est consacré à la description des représentations du *nouchi*, l'argot né du français populaire d'Abidjan dans les années 80³, dans les métadiscours des linguistes et des membres de la communauté linguistique abidjanaise. Il apparaît, au terme de l'étude, que ce vecteur linguistique ivoirien, qui fédère les membres d'une communauté jeune, urbaine, socialement hétérogène et semi-lettrée, consiste plus en « un faisceau de ressources pragmatiques qui permettent de prendre en charge un ensemble – en expansion – d'aires de communication (...) » qu'en une variété linguistique proprement dite. Dans la huitième contribution (« Nommer les langues au Sénégal. Perspectives historiques et sociolinguistiques »), Caroline Juillard et Mamadou Ndiaye reviennent sur les liens existant entre pratiques langagières et réalités ethniques dans le contexte sénégalais en soulignant, une fois de plus, la pluralité des

3 La morphosyntaxe de cette variété linguistique est fournie par le français populaire ivoirien. Son lexique est marqué par une forte hybridation de langues africaines diverses.

voix qui se manifestent au travers des glosonymes : voix des locuteurs, voix des colons, voix des institutions, voix des linguistes, etc. qui elles-mêmes se multiplient à l'infini selon la langue et le point de vue adoptés. Après un aperçu fort intéressant de l'histoire de la linguistique sénégalaise (descriptions de voyageurs, premières grammaires, premiers manuels et dictionnaires), on retiendra les diverses classifications (et donc, dénominations) proposées par les linguistes, qui cherchent souvent à « Réduire l'irritante diversité des langues », selon les mots de M. Houis (1971). Le neuvième article (« *Kituba*, *Kileta*, or *Kikongo* ? What's in a name ? » de Salikoko S. Mufwene) livre une brève description de ce que l'on désigne par les trois termes mentionnés dans le titre (aire géographique concernée : Congo, Angola). Edmond Biloa et George Echu consacrent leur contribution (« La dénomination des langues au Cameroun : le cas de l'*ewondo*, du *tuki* et du *kenyang* ») aux noms que les locuteurs natifs et non natifs emploient pour désigner les trois langues suscitées. Le premier type de locuteurs utilise principalement des termes mélioratifs (ex. pour l'*ewondo* : « langue des seigneurs », « parole solide », « langue du terroir », « parole des ancêtres », « langue de la race d'Israël »⁴, « langue de la race valeureuse »), alors que le second puise davantage dans le registre péjoratif (ex. les locuteurs natifs de l'*ewondo* sont désignés « manger et casser la marmite »⁵ par les *pidginophones*, ou « petits sexes » par les Bassaa). Le onzième article (« Enjeux des dénominations de l'arabe en Afrique subsaharienne » de Catherine Miller) présente les appellations des parlers arabes ou à base arabe de l'Afrique subsaharienne. Après un bref aperçu de l'histoire des normes et des dénominations dans le monde arabophone, l'auteure

4 Les auteurs précisent (p. 224) : « [...] en rapport avec l'histoire culturelle qui voudrait que les *Ewondo* soient un peuple béni comme l'était Israël [...] ».

5 Les auteurs précisent (p. 225) : « [...] désigne une personne excessivement dépensière, au point de dépenser tout son revenu sans penser au lendemain. »

étudie quelques dénominations choisies pour leur représentativité sur le plan des enjeux de la dénomination (*hassāniyya* de Mauritanie, *arabe shuwa* au Nigeria et au Cameroun, *kalām 'arab*, *tourkou* et *arabe de Bongor* au Tchad, *lahja*, *'āmmiyya*, *Juba-Arabic* et *rendok* au Soudan), en rappelant le débat sans fin autour du rôle de l'arabe classique et de l'arabe local. Peter Gottschligg, dans la douzième contribution (« *Fula and the naming of changing ethnolinguistic identities* »), concentre son étude sur le *fula*, localisé initialement en Mauritanie et au Sénégal (l'espace couvert aujourd'hui par les communautés de locuteurs s'étend du Sénégal au Soudan). En contact avec des dizaines de variétés linguistiques, décrit par des linguistes du monde entier, le *fula* (et ses variétés dialectales) a reçu un grand nombre de désignations : *pular*, *pulaar*, *haalpulaar*, *pule*, *fulfulde* (termes employés par les locuteurs natifs du *fula*), *fula* (terme que la grande majorité des langues européennes emprunte aux langues mandé), *peul* (terme que le français emprunte au wolof), *fulani* (terme que l'anglais aurait emprunté au hausa), *ful* (terme employé en allemand), auxquelles s'ajoutent des noms de dialectes (ethnolectes, sociolectes) dérivés d'ethnonymes ou de toponymes. Le treizième article (« Motifs étymologiques de la dénomination des langues en Afrique de l'Est » de Xavier Barillot) est consacré à l'étymologie des noms de langues afro-asiatiques d'Érythrée, d'Éthiopie, de Djibouti, de Somalie et du Nord du Kenya ainsi qu'à la représentation qu'en ont les locuteurs. L'auteur montre que, dans la plus grande partie de ces langues, le nom qui désigne la langue et celui qui désigne le peuple sont morphologiquement liés – les exceptions s'expliquent par le recours à une variété linguistique différente de l'originelle. Quelques exemples de glossonymes suivis de leur étymon : *alaba* </allabo/ « brigand », *burji* </boroddze/ « esclave », *galla* </qal la/ (arabe) « il a dit non », *oromo* </oromo:/ « race, nation ». Trois éléments principaux sont à l'origine des glosso-/ethnonymes de cette région de l'Afrique : 1) le nom d'ancêtres prestigieux (ces derniers revêtent, dans les sociétés où l'on récite les généalogies, une

valeur symbolique forte), 2) les grandes migrations des Oromos et des Somalis (le nom des peuples/langues qu'ils ont soumis et assimilés en gardent la trace : nombre d'entre eux signifient « esclave »), 3) le prestige des émigrants perses et arabes qui s'installent sur les côtes somaliennes à partir du 5^e siècle (la plupart des tribus de Somalie et d'Éthiopie incluront dans leur généalogie des noms perses ou arabes). S'il est un constat commun aux treize études, c'est bien celui de la controverse que suscite le nombre exact de langues parlées en Afrique sub-saharienne, et le présent volume nous explique clairement pourquoi.

Émilie Aussant
CNRS, UMR 7597, HTL, Université Paris
Diderot, Sorbonne Paris Cité
75013 Paris, France



Venkataraja Sarma, V., Srivat-sankacharya, V., Lakshminarasimham, S., sous la direction de Grimal F., *Pāṇinīyavyākaraṇodāharaṇakośaḥ – La grammaire paninéenne par ses exemples – Paninian Grammar through its Examples*, Vol. I « *udāharanasamāhāraḥ* – Le livre des exemples : 40000 entrées pour un texte – The Book of Examples : 40,000 Entries for a Text », Tirupati, Rashtriya Sanskrit Vidyapeetha – École française d'Extrême-Orient – Institut français de Pondichéry, 2006, 1022 pages, Rashtriya Sanskrit Vidyapeetha No. 121, Collection Indologie No. 93.1, ISBN 2-85539 648-4 (EFEO), ISSN 0073-8352 (IFP).

L'ouvrage se compose d'une introduction en trois versions (sanskrit : i-iv, français : v-vii, anglais : ix-xi), d'une première partie donnant la liste alphabétique de quelque 40000 exemples (1-573) et d'une seconde partie donnant la liste des aphorismes (*sūtra*) suivis de leurs exemples (575-1020)⁶. Fruit du programme *Pāṇinīyavyākaraṇa-udāharaṇa-kośa* « Dictionnaire

⁶ On trouve également, aux pages 1021 et 1022, la liste des exemples cités dans l'introduction (*Paspaśā*) du *Mahābhāṣya*.